

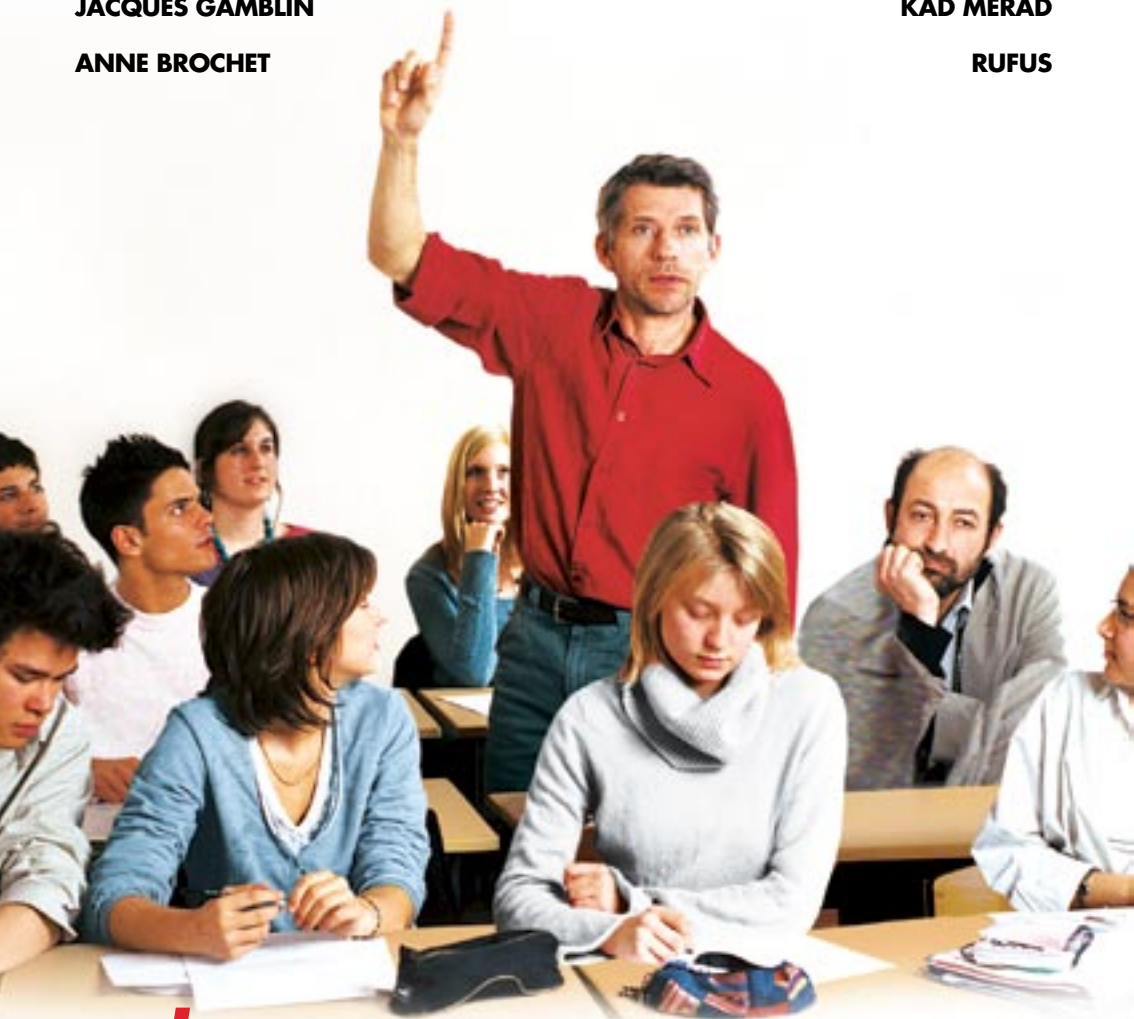
Magnificat Films présente

JACQUES GAMBLIN

ANNE BROCHET

KAD MERAD

RUFUS



les **irréductibles!**

PASSENT LE BAC!

un film de **RENAUD BERTRAND**

avec la participation exceptionnelle de **VALÉRIE KAPRISKY**

et

HÉLÈNE VINCENT

IFECONSCI PL. TULICATEA. MERIARTURINT. OCTA IAMI AIE FACTUSSA REHEN SIDI IN TEA SUH HUH FAURODOME FACEREN IHULUS ES ERNUS CON PROE. ETIO CONIAM IAN NINTELA AIE CESSES CON VIVEM EE. IAN IN ETREACTATUS O VEHNICAP? IAN CON ACIAM PATRUSTA INE TUI SULTIAM IN IT. L. NAT VIL TEHQULAN PESTINSQUE CONSIAM IA VE. QUAM URNHILIBUS VIGNONIT. SERCERTUD SULABUS CONSIODIS. IFECONSCI PL. TULICATEA. MERIARTURINT. OCTA IAMI AIE FACTUSSA REHEN SIDI IN TEA SUH HUH FAURODOME FACEREN IHULUS ES ERNUS CON PROE. ETIO CONIAM IAN NINTELA AIE CESSES CON VIVEM EE. IAN CON ACIAM PATRUSTA INE TUI SULTIAM IN IT. L. NAT VIL TEHQULAN PESTINSQUE CONSIAM IA VE. QUAM URNHILIBUS VIGNONIT. SERCERTUD SULABUS CONSIODIS. IFECONSCI PL. TULICATEA. MERIARTURINT. OCTA IAMI AIE FACTUSSA REHEN SIDI IN TEA SUH HUH FAURODOME FACEREN IHULUS ES ERNUS CON PROE. ETIO CONIAM IAN NINTELA AIE CESSES CON VIVEM EE. IAN IN ETREACTATUS O VEHNICAP? IAN CON ACIAM PATRUSTA INE TUI SULTIAM IN IT. L. NAT VIL TEHQULAN PESTINSQUE CONSIAM IA VE. QUAM URNHILIBUS VIGNONIT. SERCERTUD SULABUS CONSIODIS. IFECONSCI PL. TULICATEA. MERIARTURINT. OCTA IAMI AIE FACTUSSA REHEN SIDI IN TEA SUH HUH FAURODOME

BAC FILMS ET MAGNIFICAT FILMS
présentent

les **irréductibles!** PASSENT LE BAC

un film de Renaud Bertrand

Jacques Gamblin Kad Merad Anne Brochet Rufus
avec la participation exceptionnelle de Valérie Kaprisky et Hélène Vincent

Durée : 1h45

SORTIE LE 14 JUIN 2006

Distribution **BAC** FILMS
88, rue de la Folie Méricourt
75011 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52
Fax : 01 53 53 52 53
www.bacfilms.com

Presse :
Laurent Renard
53 rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
Fax : 01 53 34 99 35

SYNOPSIS

Pas simple de se recaser à 40 ans quand on vient de perdre son boulot et qu'on n'a aucun diplôme! Malgré leur solide expérience professionnelle, Michel et Gérard en font l'amer constat : pas de bac, pas d'emploi !

Puisqu'il faut se "recycler", Michel décide de passer ce bac qu'il n'a jamais décroché. Il entraîne son pote Gérard au lycée, où il retrouve son fils, Philippe, bien peu concerné par la perspective de l'examen.

Ce pari insensé ne manquera pas de provoquer l'incompréhension de leur entourage et l'ironie des voisins de cette petite ville du Bordelais où rien ne se dit, mais où tout se sait. Il leur permettra surtout de retrouver la plus importante des armes : la confiance en soi !

ENTRETIEN AVEC RENAUD BERTRAND

LES IRRÉDUCTIBLES est votre premier long métrage. Comment êtes vous passé de la télévision au cinéma ?

Laurent Thiry et Géraldine Loos-Combelles, les producteurs avaient vu et apprécié mes téléfilms, *Les Bottes*, puis *La Nourrice* qui obtenu de nombreux prix. Ils ont eu envie de produire mon premier film ; ils me faisaient donc lire régulièrement des scénarios. Nous avons travaillé sur LES IRRÉDUCTIBLES avant même le succès de la série *Clara Sheller*. J'ai commencé dans le métier comme assistant de Jacques Deray. Nous avons fait plusieurs films ensemble. Avec lui, j'ai connu une formidable aventure professionnelle. Il me répétait souvent qu'il n'y a pas d'inconvénient à réaliser des téléfilms, à partir du moment où on fait les bons choix.

Le film raconte l'histoire de deux ouvriers au chômage, après vingt ans à l'usine, qui décident de passer leur bac pour retrouver un emploi. Pourquoi avez vous choisi de réaliser ce scénario écrit par Marc Herpoux et Sébastien Thibaudeau ?

D'abord parce qu'il me plaisait. Mais j'ai mis très longtemps à comprendre quelles résonances il évoquait en moi. C'est d'autant plus incroyable que, enfant, j'ai vécu la même histoire. Et c'est seulement au milieu du film que je m'en suis aperçu. Mon père a repris ses études pour devenir architecte en mai 68 : notre famille en a été bouleversée. J'étais très jeune à ce moment-là, mais tout ce que j'ai ressenti alors, et que je n'ai peut-être pas compris sur le moment, m'est revenu beaucoup plus tard. Ce qui montre bien notre faculté à occulter les choses les plus importantes de la vie.

Avez-vous votre bac ?

Mais oui ! J'ai fait mes études secondaires au lycée Lakanal, à Sceaux. Mais pendant des années, il m'est arrivé de rêver que je me retrouvais au lycée sans comprendre ce que je faisais là, et sans grande motivation, puisque je savais que j'avais déjà mon bac.

Avez-vous modifié le scénario pour vous l'approprier ?

Je l'ai un peu retravaillé avec les producteurs. Un bon scénario ne se suffit pas à lui-même. Il doit toujours être sublimé par la réalisation, qui

est, sans prétention aucune de ma part, une forme d'écriture. Même sur *Clara Sheller*, où j'avais un scénario parfait dès le départ, j'ai apporté une touche personnelle en «l'interprétant». La solitude de Michel, jouée par Jacques Gamblin, sa colère aussi, sur laquelle j'ai insisté en lui présentant son personnage, sont venues de ma perception du scénario. Le pari de ce film était de faire passer des idées profondes et compliquées en se basant sur une histoire simple. Ma façon de m'exprimer, ce que j'ai à dire, passe avant tout par un ressenti des émotions et non par un discours construit. Il faut vraiment comprendre que je voulais d'abord réaliser un film d'émotion, même si je fais passer certains messages.

C'est vrai que le spectateur est souvent «cueilli» par l'émotion. Particulièrement à la fin, que nous ne dévoilerons pas. Aviez-vous prévu ce dénouement ?

Dans le scénario, il y avait une fin écrite, très «à l'américaine», dans laquelle tout le monde s'embrassait. Je l'ai tournée sans grande conviction mais je savais déjà ce que je ferais au montage.

Le film raconte l'histoire d'un homme aux prises avec un problème de société qui nous concerne tous: le chômage. Pourtant vous n'en faites pas un film «social».

Même si la situation de Michel est celle que connaissent beaucoup de gens dans ce pays, en ce moment, le film n'est pas pour autant une peinture sociale. Il ne propose aucune potion miracle. L'esquisse d'une solution vient du personnage lui-même, elle est individuelle mais pas individualiste. J'ai été très marqué par le cinéma anglais, par des auteurs comme Ken Loach, Stephen Daldry, Mark Herman ou Mike Leigh. C'est même en allant voir ce genre de films avec mon père quand j'étais petit que m'est venue l'envie de devenir réalisateur. En réalisant *LES IRRÉDUCTIBLES*, j'ai pensé aux *VIRTUOSES* ou à *BILLY ELLIOT*. J'ai raconté l'histoire d'un personnage qui se bat contre un destin tracé d'avance et qui veut s'en sortir à tout prix. Il retrouve sa dignité d'homme en passant le bac. Sa colère, son énergie, on les sent dès le générique du film, où Michel court et tente de se dépasser lui-même, au rythme d'une chanson du groupe anglais Archive.

Comme dans les films anglais que vous citez, vous dépeignez très minutieusement le milieu ouvrier.

C'est un milieu que je connais bien. Tous mes grands-parents étaient ouvriers, en particulier ma grand-mère, décédée en septembre dernier et à qui j'ai dédié le film. J'ai souvent noté dans ce milieu-là une très grande soif d'apprendre, un besoin de culture. Cette vision n'est pas passéiste. Les ouvriers ne sont pas des gens sales, incultes ou tristes. Tous les gens que j'ai connus dans le HLM où j'ai grandi n'avaient pas ces caractéristiques. C'est pour cette raison que j'ai beaucoup travaillé les décors, les couleurs. Je le fais d'ailleurs sur tous mes films, et je l'ai fait aussi sur *Clara Sheller*.

Vous racontez aussi cette attitude suicidaire qui consiste à faire grève alors que l'usine ferme. Le personnage de Louis, l'ouvrier qui occupe tout seul une usine déserte est pathétique.

Cela n'a pas été facile pour moi de raconter tout cela. D'autant que ce sont des réalités qu'il est difficile d'aborder en France, aujourd'hui, sans passer pour un réactionnaire. Mais c'était une question d'honnêteté intellectuelle. Louis a besoin d'occuper l'usine pour s'en sortir, c'est sa façon à lui d'exprimer sa colère et son désarroi. Il évoluera sans doute avec le temps même si son histoire est assez tragique.

Le film parle également des relations entre les pères et les fils. Celles de Michel avec son fils Philippe, joué par Edouard Colin, mais aussi celles de Michel avec Edmond joué par Rufus, qui est pour lui un substitut de père. Était-ce un parallèle voulu ?

Bien sûr. Michel est beaucoup trop jeune pour avoir un enfant de l'âge de Philippe, qui a dix-huit ans et repasse son bac lui aussi. Son fils devient presque un frein pour lui alors qu'il l'aime, bien évidemment. Du coup, il n'arrive pas à dialoguer avec lui et il finit même par l'éviter. Il l'abandonne pour penser d'abord à lui. Quant à la relation entre Edmond et lui, elle est volontairement paternelle. Edmond qui n'a pas d'enfants s'occupe de lui et de Gérard, joué par Kad Merad, comme s'ils étaient ses propres fils. Il veut leur faire passer le bac en s'improvisant «coach». Michel se révolte même à un moment contre leurs rapports.

Toutes les scènes sont courtes. Vous ne vous appesantissez pas sur les explications, c'est au spectateur de comprendre ce qu'il s'est passé au détour d'un mot, ou d'une image. Est-ce que cela vient de l'écriture ou du montage ?

Les deux. On a coupé 20 minutes du film. J'aime tenir le spectateur intellectuellement en haleine. Après il faut aménager des plages pour qu'il puisse faire le point et réfléchir. Cela vient aussi de ma formation en partie anglo-saxonne. J'ai passé beaucoup de temps aux Etats-Unis. J'ai beaucoup appris de la façon de travailler des Américains. J'aime bien leur rigueur, mais pas leur rigidité. Pour moi, l'idéal est de concilier les deux cultures.

Maintenant, le public est éduqué aux séries US qui fonctionnent toutes sur ce principe.

A mes débuts cela effrayait les producteurs. Mais le public a suivi et je pense qu'il aime qu'on le fasse réfléchir. Le mystère est également très important, surtout celui des personnages. On ne doit pas tout de suite comprendre leurs motivations.

Avez-vous eu très vite une idée du casting ?

J'avais été assistant sur PÉDALE DOUCE, de Gabriel Aghion. Je voulais travailler avec Jacques Gamblin qui avait un des rôles principaux. Je le pensais crédible en ouvrier. J'étais surtout persuadé qu'il avait en lui cette violence nécessaire pour le rôle d'un homme en colère, passé à côté d'une partie de sa vie. Edouard Colin qui joue son fils est formidable lui aussi. Il a un charisme incroyable. Il est dur dans le film alors que dans la vie il est d'une incroyable douceur.

Et Kad Merad ?

C'était une idée de Géraldine Loos-Combelles, la productrice. Dès la première rencontre j'ai été convaincu par lui. Je ne connaissais pas son travail et je l'ai tout de suite vu comme un acteur «sérieux», sans être influencé par son univers comique. Il possède vraiment la dimension pour jouer le second rôle de ce film, un peu à la manière des personnages de Jacques Becker. Nous nous sommes décidés assez vite aussi pour Rufus. Lui aussi joue un personnage à la fois attachant et exaspérant, qui a besoin d'être rassuré. Il n'a jamais eu d'enfant, et même à la retraite, il a besoin de faire comme s'il était toujours occupé.

Anne Brochet qui joue Claire, l'épouse de Michel, Hélène Vincent qui joue Jeanne, l'épouse de Rufus sont de beaux personnages de femmes, sur lesquelles ces hommes s'appuient. Même Valérie Kaprisky qui a un rôle plus secondaire devient importante dans la vie de Gérard le solitaire.

Nous sommes de vieux complices, Anne et moi. Nous avons beaucoup parlé ensemble de nos parents, de son rôle. Son personnage est celui d'une femme très structurée, mais qui a fréquemment besoin d'être rassurée dans les rythmes du quotidien. Jeanne, jouée par Hélène Vincent a de la tendresse à revendre. Elle s'est mieux accommodée que son époux de sa vie sans enfants grâce à sa jeunesse très rock'n roll. Ce dont j'avais besoin, c'était que leur couple dégage une vraie sensualité. Or, Rufus et elle avaient joué ensemble quand ils avaient une vingtaine d'années. Ils ne s'étaient pas revus mais leur passé commun a facilité les choses. Quant à Valérie Kaprisky, j'étais sûr à cent pour cent de mon choix. Son rôle est en harmonie avec ce qu'elle est vraiment aujourd'hui.

Tous les seconds rôles sont aussi très importants.

Il fallait absolument des contrepoids. L'atmosphère du film est tout de même assez lourde, et nous avons besoin de personnages qui apportent des bouffées d'air frais et aussi de moments plus légers. Comme dans cette scène controversée dans le salon de coiffure, dont le personnage de la patronne est tenu par Catherine Osmalin, et dans laquelle Anne Brochet coupe les cheveux de sa terrible cliente, jouée par Christine

Paolini. Le prof antipathique, joué par Niels Dubosc a également son utilité. J'avais peur qu'il soit trop caricatural, mais finalement des types comme lui existent vraiment. J'adore vraiment tous ces seconds rôles. Je les soigne particulièrement et les acteurs qui les interprètent sont tous formidables.

Pourquoi avoir choisi de situer l'action à Libourne ?

Contrairement à Aznavour, je ne suis pas sûr que la misère soit moins pénible au soleil. Dès que je suis arrivé à Libourne j'ai su que je tenais le lieu idéal. Ce côté pittoresque, mais aussi austère et angoissant, m'a tout de suite séduit.

Avez-vous une équipe technique de prédilection ?

Oui. Le chef opérateur est un flamand, Mark Koninckx. Jacques Houdin a signé les décors, le montage a été fait par Laurence Bawedin, qui a monté HUIT FEMMES pour Ozon. Les costumes ont été confectionnés par le binôme Jacky Budin / Alain Fouchet, les coiffures sont de Pascal Ferrero et les maquillages ont été réalisés par Christine Larivière. J'accorde beaucoup d'importance aux coiffures et aux maquillages, c'est pour moi ce qui définit la structure du visage, ce qui transforme la silhouette. De même pour les vêtements. Anne Brochet est aérienne dans ses petits pulls roses, avec ses bijoux Tati or. Pour la musique, j'ai travaillé avec Stéphane Zidi, le neveu de Claude, avec qui j'ai une grande complicité, tout comme avec Jean Casanova, l'ingénieur du son. J'ai fait beaucoup de musique classique dans mon enfance, c'est elle qui a structuré mon esprit. Cela se ressent énormément dans ma façon d'aborder le cinéma, au niveau du rythme, de l'harmonie. D'où ma complicité fusionnelle avec Stéphane. Je suis pour un maximum de synergies artistiques, chapeautées par le réalisateur qui sait garder un cap. J'aime voir un enthousiasme général, j'aime sentir le plaisir de tous sur mon plateau. La hiérarchie est importante dans l'organisation du travail, mais tout le monde se doit d'être aussi créatif, du coiffeur à la maquilleuse. J'essaie d'arriver à créer cette magie collective.

ENTRETIEN AVEC JACQUES GAMBLIN

Avez vous eu votre bac ?

Oui, à l'arrache. J'ai tenté un bac D, je me suis rétamé. L'année d'après, je l'ai repassé en A, section littéraire. Je m'en souviens comme si c'était hier. En D, j'avais les matières scientifiques en horreur, je me trimballais avec des moyennes désastreuses et en A je me suis retrouvé au tableau après chaque cours de maths dès que le prof était parti en train d'expliquer le cours aux élèves de ma classe qui n'avaient rien compris. Ça m'a fait du bien, ça m'a donné de l'importance... en maths !

A l'époque on me disait qu'un bac littéraire ne servait à rien. Ca doit être encore pire maintenant. Mais je m'en foutais, j'avais le papier. Moi, ce qui m'importait, c'était d'avoir le papier ! C'était la clé des champs, ce papier. J'en avais marre du lycée, dès le premier jour j'en ai eu marre. Dès le premier jour je voulais déjà être parti. Je voulais être dehors. J'étais claustrophobe moi, dans les salles de classe.

Retourner dans un lycée pour le film, le premier jour de tournage, ça m'a donné mal au bide.

Quand on vous a donné le scénario à lire, vous avez revu ce cauchemar ?

Non, parce que Michel lui, il décide de passer son bac. Ca n'a rien à voir. C'est beau d'avoir envie d'apprendre. Il veut finir ce qu'il a commencé. C'est ça l'histoire de ce personnage. Il se bat pour réussir. Il sait que personne ne va le faire à sa place, c'est ce que j'aime dans ce Michel. Il mène un combat solitaire, même si c'est avec ses potes, c'est quand même solitaire.

Qui est Michel ?

Il avait 18 ans quand il a été obligé d'arrêter ses études. Son père est arrivé, il a fallu assurer. On lui proposait du boulot en usine, et il a assuré. Il y a passé 20 ans, il est parti de rien, il a commencé devant la machine et il est arrivé à un poste à responsabilité. Et puis les événements font que d'un seul coup, vingt ans plus tard, tout bascule. S'il n'avait pas été licencié de cette usine, il ne se serait jamais posé la question. C'est ce licenciement qui lui fait prendre conscience qu'il faut revenir en arrière et

recommencer là où il s'était arrêté, à la porte d'un diplôme.

Pour beaucoup de gens comme lui, un diplôme, c'est une reconnaissance indispensable. Il est blessé par ce licenciement. C'est un homme en colère.

C'est naïf peut-être et alors ?... C'est pas le bac qui va lui ramener du boulot c'est sûr. Mais c'est juste pour conquérir un espace qu'il avait oublié, pour rattraper le temps perdu. Il est entier jusqu'à la mauvaise foi ce personnage, son orgueil le dépasse, et j'aime ça, c'est sa force et sa faiblesse.

Le film témoigne de cette ambition-là, de cette volonté. C'est un personnage qui a du cœur comme on le dit d'un boxeur ou d'un coureur dans les lacets du Tourmalet. Il refuse de sombrer. Il refuse la frustration. C'est chiant les orgueilleux mais les frustrés, c'est pire !

Michel, c'est un personnage sans fioritures. Il a sa destinée à accomplir. Il sent que c'est l'heure, il ne transige pas. Il refuse le combat collectif, il refuse tout lui : la grève et les indemnités. C'est son caractère, il est cohérent, il ne dit pas que c'est inutile, il dit juste que ce n'est pas son truc. S'il fait ça, il est perdu d'avance. Il se bat avec ses armes.

«Je passerai mon bac par n'importe quel moyen» : il dit ça à sa femme, les yeux dans les yeux. Le «n'importe quel moyen», ça dérange un peu aux alentours évidemment. Je trouve ça merveilleux. Il souffre mais il paye de sa personne pour que ça s'arrête.

En quoi vous ressemble-t-il ?

Je me retrouve beaucoup en lui. Le côté «j'ai besoin de personne». Je vais me démerder tout seul. Une illusion sans doute. Le côté autodidacte aussi.

Il va là où il veut aller, au final je fais pareil, je mets juste un peu plus de temps que lui, c'est tout. Le courage ou plutôt la lucidité de dire non, de dire stop, ça vient plus tard chez moi, alors tout est plus long bien sûr mais j'arrive au même résultat. J'essaie qu'il y ait un peu moins d'orgueil, c'est tout, parce que l'orgueil ça te pousse au cul peut-être mais ça te grignote et c'est mauvais pour la santé.

Les rapports père-fils sont compliqués dans le film. Entre Michel et Philippe les choses ne vont pas de soi.

Peut-être Michel a-t-il des complexes face à son fils. C'est dur quand on n'a pas pu étudier de voir ses enfants avoir des conversations auxquelles on ne peut pas se joindre parce qu'on n'a pas le bagage ni le langage adéquat. Peut-être est-il à cheval entre deux époques, celle de l'autorité paternelle qu'on ne remet pas en question et celle de la complicité, presque du copinage. Aujourd'hui, on est plus proche de son fils qu'on ne l'était quand j'avais dix-huit ans. Mon père, c'était une autorité. Il me foutait un peu la trouille, il avait des principes très droits, comme Michel. Mais que ce soit maintenant ou hier, les rapports entre père et fils au moment de l'adolescence, c'est quand même un gros orage qu'il faut laisser passer non ? Ce n'est pas un moment tellement idéal pour s'abriter !

Un autre point commun entre vous et Michel, c'est le sport. C'était dans le scénario d'origine ?

Renaud Bertrand aussi est très sportif. Quand il a vu mon spectacle solo «Entre courir et voler...», je crois qu'il a beaucoup aimé l'énergie qui s'en dégageait. Il est possible qu'il ait retrouvé dans ce travail «l'homme en colère» qu'est Michel dans le film. Michel c'est un homme de challenge, de défi, et moi aussi c'est clair. Quand on commence le sport très tôt comme je l'ai fait, on ne peut pas se passer de ça, c'est un équilibre, une nécessité, une façon de vivre... C'est tout ce que vous voulez mais c'est indispensable. Pendant le tournage l'idée est venue qu'il manquait une scène où les jeunes élèves se confrontaient physiquement avec les nous, «les vieux». Et c'était l'occasion de leur montrer à «ces petits cons» qu'on n'était pas encore tout à fait cramé, que ce qu'on avait perdu en maths on pouvait le gagner avec nos deux jambes. Je trouve que c'est une très jolie scène, courte, qui ne paie pas de mine mais qui raconte. Les scènes de vélos aussi sont une bouffée d'air pour les personnages. C'est souvent ça le sport, se retrouver entre potes et en profiter pour parler de choses de potes, et déconner aussi entre potes. C'est une histoire d'amitié aussi ce film, et pas des moindres. Je me souviens, quand j'étais ado, lors d'un entretien avec le directeur pour entrer au lycée, il me demande ce que j'aimais faire comme activités extra-scolaires, j'ai répondu, le sport ça me défoule. Ah bon, me dit-il, parce que vous êtes refoulé ! Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ? A 16 ans. Et après tout c'est bien le cas de

Michel, Gérard, Edmond et les autres non ? Ils sont refoulés eux aussi, mais de l'usine !

Quels ont été vos rapports avec Kad Merad ?

On a super bien travaillé ensemble. On a bien rigolé, déconné, picolé (n'oublions pas qu'on était logé à Saint-Emilion, ça laisse des traces !). On s'est éclaté, quoi. C'était joyeux tout le temps. On a trouvé nos personnages comme ça, en improvisant avec une bonne bouteille, jamais la même. Dégustation à l'aveugle ! Et jamais bourrés, quand c'est du bon ! Comme vous voyez notre relation a largement dépassé le film...

Et avec Rufus ?

Rufus est très important dans ma vie d'acteur. Il m'a fait rêvé avec ses spectacles. J'adore le voir jouer au théâtre. Je suis sûr que cet homme-là, il y a longtemps, m'a donné envie d'écrire, de créer. C'est un poème à lui tout seul. C'était une chance de se frotter l'un à l'autre sur ce film. Frustrant aussi parce que trop court.

Tourner avec Renaud Bertrand ?

C'est un type extra, vraiment extra. Il sait ce qu'il veut et il est en même temps très ouvert. A l'écoute et très rassurant. Il a de la fantaisie et un vrai talent. Il a un le goût de l'image, le goût des acteurs. C'est un homme droit, il tient sur ses deux jambes. Que du bon ! Avec lui, c'est quand il veut !

Que diriez-vous du film ?

Je l'aime, ce film. On en a besoin. Ces gens-là me touchent. Ils ont du cœur et du corps. Le désir profond pour chacun de trouver sa solution. En fait ce qui sort de ce film, c'est l'énergie... Oui, c'est ce qui me revient sans cesse, l'énergie.

Ah oui... Et autre chose aussi, quand je suis sorti de la projection, je me suis dit : c'est beau un homme, merde ! Quand c'est montré comme ça. Merde c'est beau !

ENTRETIEN AVEC KAD MERAD

Kad Merad, avez-vous le bac ?

Non.

Avez-vous un jour eu envie de le passer comme Gérard, le personnage que vous interprétez ?

Pas du tout. Je n'ai jamais été doué pour les études, je n'aimais pas ça, et je ne suis pas du tout traumatisé par ce manque. C'est ce qui me rapproche de Gérard, et fait que je lui ressemble. J'aurais pu être ce mec-là. Quand Renaud Bertrand m'a parlé du rôle, il ne m'a pas dit exactement : «C'est toi». Mais pour lui, à l'évidence, Gérard était un type comme moi.

Renaud ne vous connaissait pas en tant qu'acteur comique. Il ne vous avait jamais vu dans vos duos avec Olivier, ni dans vos films. Vous êtes arrivé très «neuf» sur son film.

C'est vrai, Renaud ne me connaissait pas spécialement sous cet angle-là. Je ne sais pas comment et pourquoi il est venu me chercher. Je dois lui rendre cet hommage : il m'a repéré avant le succès des CHORISTES auquel je dois une nouvelle orientation dans ma carrière d'acteur. Christophe Baratier, le réalisateur, m'avait fait jouer dans un court métrage. Il m'a ensuite proposé un petit rôle dans LES CHORISTES et puis Chabert, mon personnage s'est étoffé. Le film a eu le triomphe que vous savez et les choses se sont alors enchaînées pour moi. Il y a eu un déclic dans la tête des réalisateurs, on ne m'a plus vu seulement comme comique, humoriste mais d'abord comme comédien. Ce qui est mon métier. Pierre Jolivet et Philippe Lioret, avec qui j'ai tourné par la suite, m'ont repéré ainsi. Et voilà: cette année, je figure dans quatre films et j'ai des rôles importants à chaque fois.

Comment Renaud vous a-t-il parlé de votre rôle ?

Renaud ne parle pas énormément, il n'en a pas besoin. Il vous regarde, il vous filme, il ne vous dirige pas, il vous indique. Il vous entraîne exactement là où il veut aller sans en rajouter. Il règle son film un peu comme un ballet. Il attache beaucoup d'importance à l'espace. Sa direction artistique est très forte, il soigne à l'extrême les lumières, les couleurs des fringues, les

coiffures, la musique. Au début il a été assez exigeant et ensuite, il nous a laissés libres. Il n'a pas besoin de beaucoup de prises, il va vite. Moi je lui demandais «tu es sûr ?». Mais finalement, la version qu'il a tournée est bien plus riche que la première mouture du scénario. Cela dit, le sujet m'a séduit dès la première lecture.

Qui est Gérard ?

C'est le bon copain de Michel, mais c'est aussi un type touchant. Sous son aspect de tchatteur, il essaie de se sortir de sa solitude en allant rencontrer des filles sur Internet. Il des problèmes, comme Michel, sans doute pas les mêmes, et il va lui aussi tenter de s'en sortir, à sa façon, grâce à l'amour. J'aime bien la façon dont Renaud a mis en scène ce milieu ouvrier où évoluent les personnages. Ils sont classe, bien habillés. Ils ont une vie sociale, une existence stable avant qu'il ne leur arrive un problème. Et même après, ils restent dignes. Ils font attention. Des gens comme ça, il y en a plein. C'est moderne. Renaud ne racole pas, il ne raconte pas un truc qui se passe dans le Nord, et du coup, le film est lumineux malgré la noirceur du propos. Ça reste quand même joli à voir.

Connaissez vous Jacques Gamblin avant de tourner avec lui ?

Non, pas du tout. Et nous devons faire croire dans le film que nous étions amis de toujours... J'ai donc proposé à Jacques de descendre en voiture avec moi à Libourne pour rejoindre l'équipe. Je lui ai dit «Comme ça, on aura 600 bornes pour faire connaissance». Je suis allé le chercher, il était à vélo, j'ai mis le vélo dans le coffre. On a parlé de tout, du film, de nos métiers, de nos vies, nos femmes, nos enfants. Et on s'est plu. Arrivés à Libourne, on savait beaucoup de choses l'un sur l'autre. J'adore ce type. Nous étions logés à Saint-Emilion, on nous a donné deux appartements dans le même immeuble, l'un au-dessus de l'autre. Donc on a continué à se parler. Au fond, jouer juste, c'est être dans le même film que les autres. Tous les deux, nous y étions. Et puis Saint-Emilion, vous imaginez de quelle manière on préparait les scènes ... On se carafait une bonne petite bouteille avec Jacques et Rufus et on travaillait les scènes du lendemain.

Vous avez beaucoup répété ?

On répétait la veille. On se mettait dans l'état des scènes. On les dépassait même et dans nos discussions, on continuait à jouer. C'est vraiment un «film de personnages». L'histoire est forte mais une fois que l'on a compris que Michel doit passer son bac, il faut continuer à intéresser les spectateurs, qu'ils se mettent à votre place pour vivre l'aventure avec vous. Donc nous devions être crédibles. On a beaucoup travaillé là dessus. Et puis Jacques est un acteur qui bosse bien. Etre entre lui, Rufus et Renaud, c'était agréable.

Et vous, vous êtes un acteur «qui bosse» ?

Je bosse si je sens que je suis embarqué par un metteur en scène et que je me retrouve avec des acteurs que j'aime beaucoup. Je ne suis pas là juste pour m'asseoir sur une chaise. Ce n'est pas par hasard que je fais ce métier. C'est une passion quand même. Avant de rencontrer Olivier, avant d'être à la radio, j'ai fait beaucoup de théâtre. J'ai toujours voulu être comédien et ça fait plus de vingt ans que je suis acteur, finalement. C'est maintenant que j'en récolte les fruits. J'adore ce métier, j'ai un profond respect pour les acteurs. Préparer un rôle, c'est penser beaucoup, c'est faire des lectures. Je n'essaye pas de composer des personnages, j'essaye simplement de m'imaginer dans ces personnages-là. Ou alors je prends exemple sur des gens que je connais. J'ai un vieux copain qui est plombier, qui joue au rugby. Moi aussi, j'y ai joué quand j'étais jeune. Je me suis souvenu de mes potes de rugby, qui sont devenus comme tout le monde : ils partent au travail le matin et ils rentrent le soir. Je m'imaginai ce mec là, mon vieux pote, apprenant qu'il n'avait plus de boulot, et qui continuait quand même d'aller jouer le soir au rugby...

Vous avez aimé le film ?

Je l'ai pris en pleine gueule. Je ne savais pas du tout ce que j'allais voir, je n'ai pas l'habitude de faire des films pareils et c'est mon premier grand rôle. Le film est très émouvant. La façon dont Renaud a tourné sublime le scénario. Et j'ai beaucoup aimé la façon dont il a attaqué, avec un générique incroyable. Au début même on se demande ce que ça vient faire là, et puis on comprend : il y a une énergie formidable qui se dégage, dès le début.

LISTE ARTISTIQUE

Michel

Gérard

Edmond

Claire

Jane

Laurence

Philippe

Lucie

Jacques Gamblin

Kad Merad

Rufus

Anne Brochet

Hélène Vincent

Valérie Kaprisky

Edouard Collin

Stéphanie Sokolinski

LISTE TECHNIQUE

Scénario original	Marc Herpoux Sébastien Thibaudeau
Adaptation et dialogue	Dominique Merillon
Réalisateur	Renaud Bertrand
Produit par	Laurent thiry Géraldine loos-Combelles
1er assistant	Jean-Luc Roze
2ème assistant réalisateur	Morgane Soland
Chef opérateur	Marc Koninckx
1er assistant opérateur	Loïc Savouré
scripte	Isabelle Aymard
ingénieur du son	Jean Casanova
directeur de production	Yves Comte
régisser général	Yann Gantelmi d'Ille
régisser adjoint	David Hurst
chef décorateur	Jacques Houdin
chef costumier	Alain Foucher
chef maquilleuse	Christine Larivière
chef Coiffeur	Pascal Ferrero
Distributeur salles France	BAC Films
Diffuseur TV France	Canal + TPS
Distributeur VidéoFrance	TELEVISION DISTRIBUTION

NOTES

